[illegible] exemple de votre esprit d'initiative [illegible] vous vous êtes faite, avec un [illegible] le collaborateur de l'Etat [illegible] de la loi des retraites ou- [illegible] ! Vous avez courageusement cher- [illegible] à vaincre la prévention et à vaincre [illegible] ; vous vous êtes attachée à [illegible] pénétrer jusqu'au dans la conscience [illegible] la pensée du législateur ; vous avez [illegible] confiance des travailleurs, en recou- [illegible] à l'intérêt de la mutualité, trouvant [illegible] la réforme des bénéfices nouveaux ; [illegible] par un juste retour des choses, le succès [illegible] de vos propagande a donné à la [illegible] mutuelle pas d'ardeur et plus d'intelligence.

« La loi vous a procuré les réserves qui [illegible] faisaient défaut ; elle vous a convié à la gestion directe des sommes versées et elle vous a laissé, dans l'ampleur de son [illegible], sous un contrôle qui ne pèse pas à votre sagesse, une liberté qui favorisera sur tous les points du territoire les entreprises de bienfaisance ou d'hygiène et qui vous permettra de rendre aux travailleurs, en avantages matériels ou moraux, l'argent épargné par les travailleurs.

« Mais vous n'avez arrêtées pas là. Vous voulez engager la lutte contre les plus redoutables fléaux qui menacent les sociétés humaines et vous ne reculez devant aucune tâche de préservation ou de relèvement.

« Vous songez à l'ouvrier qui, frappé dans la force de l'âge par la maladie, voit tout à coup sa volonté paralysée par le destin et se trouve subitement sans ressources, avec une capacité de travail détruite ou amoindrie pour longtemps, peut-être même pour toujours ; et vous revendiquez avec insistance l'honneur de contribuer à l'assurance contre l'invalidité temporaire ou permanente.

« Vous songez aux terribles ravages que fait la tuberculose dans les familles pauvres et vous étudiez avec ferveur les moyens d'introduire dans les logements ouvriers plus d'air et de lumière, plus de santé et plus de joie.

« Vous songez avec angoisse à la diminution de la natalité française et vous vous préoccupez d'attacher la père à son foyer menacé, vous rallez sur la femme et sur la mère, vous vous ingéniez à combattre la mortalité infantile, vous tâchez de répandre partout, avec le bien-être, cette sécurité, cette confiance en l'avenir, cet optimisme réfléchi qui donnent aux hommes le goût des fondations durables et la patience des longs desseins.

« Poursuivez, messieurs, votre campagne civilisatrice. Puisque partout les mérites de la prévoyance et les bienfaits de la libertés. Rehaussée le cœur, éclairez les esprits, atténuez les dérgoes.

« La République, qui vous connaît et qui vous voit à l'œuvre, attend encore beaucoup de votre expérience et de votre bonne volonté.

« Reconnaissante de vos services passés, elle a foi en vous et escompte déjà, avec une gratitude nouvelle, vos services futurs.

« Je vous honore de vous exprimer ces remerciements pour hier, et pour demain, ces encouragements.

Avant de se rendre au banquet, le président de la République alla visiter la clinique de la mutualité, fondée par une dame généreuse, Mme Dridon. Un conseiller municipal, M. Verdier, lui un compliment en vers.

— Je vous remercie, a répondu M. Poincaré, monsieur et cher maître, de ces poétiques souhaits de bienvenue ; je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous répondre en vers pour être à la hauteur du témoignage de sympathie que vous voulez bien me présenter.

Une plaquette en or commémorative du congrès fut remise au président, en prince de Monaco, et Mme Dridon.

LE BANQUET

Au banquet qui a été servi au quartier d'artillerie, des discours ont été prononcés par le maire, le président du congrès et le président de la République.

Discours de M. Pezet

Maire de Montpellier

Après avoir remercié le président de la République d'avoir bien voulu accepter l'invitation de la municipalité de Montpellier et du bureau du congrès national de la mutualité, M. Pezet a continué :

« Votre avènement à la plus haute magistrature du pays est de particulier qu'avant d'être l'élu de l'Assemblée nationale, vous aviez celui du pays tout entier, et que l'opinion publique, devançant le vote de ses représentants, l'avait déjà unanimement proclamé en faveur de votre candidature.

« L'homme qui avait le plus puissamment contribué à donner au pays la confiance qu'il se doit à lui-même, qui lui avait rendu la conscience de sa force et le sentiment de sa dignité, celui dont l'intervention dans le concert des puissances avait été universellement apprécié n'était pas en effet la plus digne de la plus qualifié pour présider aux destinées de la France ?

« Nous avons vécu anxieux et attentifs les heures graves que le pays vient de traverser. De l'Orient nous parvenaient les fracas et les rumeurs de la guerre : ses lueurs sinistres, n'allaient-elles pas brusquement se propager jusqu'à nous ?

« L'Europe s'agitait inquiète ; l'horizon se chargeait des plus noires nuées d'orage.

« Alors dans le tumulte une voix s'éleva, celle-là même qui, déjà fidèle aux traditions de la France civilisatrice et pacifique, avait tenté de suprêmes efforts pour conjurer le conflit, une voix nette et claire, si elle fit entendre avec tant de force prophétie et calme des paroles si profondément empreintes de bon sens, de raison et de justice, que l'Europe tout entière l'écouta.

« Comment s'étonner, monsieur le président, de la confiance absolue que le pays a mise en vous ? Ne lui avez-vous pas montré en ces heures troublées les éminentes qualités de votre esprit et de votre cœur, ardemment épris de paix, mais résolu à faire respecter jalousement notre honneur national ?

« La France, vous ayant vu à l'œuvre, n'a pas hésité à vous confier la garde de son drapeau, et notre Languedoc est heureux de saluer en vous notre chère Lorraine. »

Discours de M. Warnery

Président du Congrès

Ce n'est pas sans émotion et sans fierté que le président de 11e congrès a fait le porte-parole et l'interprète des sentiments de reconnaissance des 20.000 sociétés de secours mutuels et des 6 millions de mutualistes « pour le grand citoyen que des services éminents ont appelé à la première magistrature de la République, pour l'ami d'elle mutualité qui leur donne une marque éclatante de sa sympathie ».

« C'est, n-i-l ajouté, à cette armée d'élite, unanime dans son loyalisme, unanime dans son désir de bien faire, et de faire le bien, que vous apporter aujourd'hui un témoignage précieux de votre estime et de votre confiance.

« Retrace pour les services qu'elle a essayé de rendre, mais surtout pour avoir contribué à l'éducation nationale en exaltant l'effort combiné et discipliné, mais au service de la prévoyance et de l'esprit de sacrifice ; c'est bien là en effet l'enseignement mutualiste, et si dans des heures difficiles, comme celles que nous traversons, de nouveaux efforts doivent être demandés au pays, le gouvernement de la République peut être assuré que ce n'est pas dans les rangs des mutualistes que se produiront des défections. Tous ils feront avec joie les efforts nécessaires à l'honneur et au salut de la patrie.

Discours du Président de la République

Messieurs,

Je suis profondément ému du chaleureux accueil que m'ont fait, depuis ce matin, en même temps que les membres du Congrès mutualiste, les habitants de Montpellier et les républicains de l'Hérault.

Malgré les éloges qu'ont bien voulu me décerner tour à tour, en termes trop flatteurs, M. le maire Pezet et M. le président Warnery, je sens bien que ces manifestations de sympathie dépassent de beaucoup ma personne et s'adressent surtout à la magistrature que j'exerce. Dans une démocratie mettresse de ses destinées, et justement fière de se gouverner elle-même, les hommes ne sont jamais que les images momentanées des idées ; et si le Président de la République trouve parmi vous une bienveillance si empressée, c'est surtout parce qu'il représente à vos yeux, sous une forme presque impersonnelle et anonyme, un régime qui a donné à la France plus de quarante années de paix et de prospérité. Au poste de confiance qui lui assigne l'Assemblée nationale, il n'est que le premier serviteur de la Constitution et des lois.

J'aime mieux aujourd'hui, messieurs, jamais mieux qu'après la magnifique Congrès qui vient de se tenir à Montpellier, nous ne savons à même de mesurer les étapes du progrès républicain.

Les sociétés mutuelles, filles de l'ordre et de la liberté, n'ont pu grandir qu'au plein air. Comparez-les aux vieux compagnonnages, qui traînaient jadis une existence inquiète et misérable et qui étouffaient sous le poids d'une réglementation tracassière. Comparez-les aux mêmes sociétés qui ont commencé d'apparaître à l'abri de la loi de 1850 et qui étaient encore si timides, si chétives et si désespérées.

Opposez à ces pauvres souvenirs la réalité vivante et voyez ce que sous les auspices d'un gouvernement libre, a pu devenir une institution qui avait si longtemps végété.

La mutualité, qui porte en elle l'embryon d'une organisation sociale spontanée et à qui seul l'instinct populaire donne le frémissement de la vie, ne reçoit son développement naturel que dans un milieu propice aux initiatives privées et les efforts individuels, qui risquent de se briser dans une société hostile ou indifférente, ne déploient toute leur puissance qu'à la chaleur du sentiment public.

Aujourd'hui que lève, de toutes parts, la riche moisson que vous avez semée, vous rendez largement à la République ce qu'elle vous a donné.

Partout où vous passez, vous enseignez les vertus qui peuvent le mieux cimenter l'union nationale et vous faites souffler, dans toutes les provinces, l'esprit de concorde et de fraternité.

Certes, vous avez tous vos convictions politiques, car des hommes qui n'auraient pas d'opinion précise sur les choses de leur temps seraient indignes du titre de citoyen. Certes, en dehors de vos sociétés, vous défendez parfois vos idées avec passion et vivacité ; car l'ardeur des controverses est l'inévitable rançon de l'activité intellectuelle d'un pays. Mais dans vos œuvres mutualistes vous oubliez tout ce qui vous divise, vous vous souvenez seulement de ce qui vous rapproche.

Pour mieux travailler à l'unité de la France, vous vous êtes constitués sur le modèle de la France. Chacun de vous aime la petite société dont il fait partie, comme le paysan aime son village, comme l'ouvrier aime son faubourg ; mais chacun de vous n'est attaché à la Fédération nationale comme à la grande patrie de la mutualité.

Bien loin que ces affections, en se superposant dans vos cœurs s'y détruisent ou s'y affaiblissent, elles s'y soutiennent réciproquement et s'y fortifient.

Vous parliez tout à l'heure, monsieur le maire, de mes chère Lorraine. Là-bas, sous un ciel un peu plus pâle que le vôtre, derrière la ligne bleue des forêts, par delà coteaux modérés où se meurt une vigne amaigrie, j'ai, sans doute, laissé des souvenirs que rien jamais n'effacera. Mais si fidèle qu'il soit à son pays natal, le Lorrain a toujours devant les yeux la lumineuse vision de la France.

Et vous, messieurs, vous qui vivez ici sous un climat plus favorisé, vous qui habitez cette belle cité et qui êtes fiers de sa glorieuse histoire, vous qui cultivez la terre de Languedoc et qui, après de si cruelles épreuves, avez enfin triomphé de la fortune contraire, vous restez tous attachés à votre sol par des racines profondes et, dans les coutumes mêmes que vous ressuscitez gracieusement pour fêter ma présence, je retrouve les origines lointaines de vos sentiments traditionnels.

Mais si solides que soient ces attaches séculaires, elles vous lient moins à votre petite patrie qu'à la France elle-même et, plus cette-là vous est chère, plus vous sentez celle-ci proche de vos cœurs, plus elle vous paraît vivante, douce et familière.

Puissent, messieurs, ne jamais tarir les sources du patriotisme local ! C'est dans leur eau limpide que votre confiance a vu se refléter les traits de la France maternelle ; c'est là que nous avons appris à reconnaître et à aimer l'image de notre commune patrie.

Je bois, messieurs, à la ville de Montpellier ; je bois au département de l'Hérault ; je bois à la France républicaine une et indivisible !

Montpellier, 30 mars.

Le président de la République a remis 3.000 francs pour le bureau de bienfaisance de Montpellier.

LES CONFLITS d'Orient

Lettre de Philippopoli

Philippopoli, 22 mars 1913.

Mon cher ami,

Causons politique.

A l'heure qu'il est la conclusion de la paix est probable et prochaine. Dans cette guerre des Balkans, il y a trop d'intérêts opposés, trop de questions à résoudre, trop d'honneur chez les uns pour ne reconnaître vaincus et assez de patience chez les autres pour persévérer dans une attente ruineuse, mais forcée, en vue d'obtenir le plus possible de l'adversaire.

Parler de démobilisation russe et autrichienne et y croire, c'est vouloir mettre de sincérité dans des sentiments qu'en politique l'intérêt seul guide. Aussi peut-on dire que le conflit austro-russe est cause de la prolongation de la guerre et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, et cela a été dit et redit, le Turquie prête trop l'oreille vers Vienne et Berlin et attend un secours qui ne vient pas. Le voyage de Hilmi pacha, ex-gouverneur de la Macédoine, en est une preuve indubitable. C'est lui qui, bien encore, télégraphiait à Constantinople que l'Autriche avait décidé irrévocablement que Scutari ferait partie de l'Albanie, comme si une pareille décision ne pouvait intéresser le gouvernement jeune-turc si être de quelque accord dans sa décision de ne pas céder aux exigences des alliés !

En second lieu, on ne saurait admettre un seul instant que la Russie cède devant l'entêtement de l'Autriche. Peut-elle oublier l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine et laisser se constituer une Albanie aussi démesurément grande qu'on la veut, au détriment des Slaves, sans faire tout ce qui est en son pouvoir pour la ramener à ses limites les plus réduites, maintenant surtout que l'alliance balkanique compterait pour quelque chose dans la balance européenne.

Rien n'est plus pénible pour les alliés que la création d'une Albanie indépendante qui n'a rien fait pour mériter la vie politique qu'on veut lui donner et qui, en prenant les armes, sur divers points avec eux, s'est [illegible] leur ennemie.

Ce conflit entre deux grandes puissances [illegible] Congrès. Le Tsar vous [illegible] qu'en l'occurrence, un [illegible] la Russie et [illegible] l'Autriche qui [illegible] d'une crise [illegible] européenne de son [illegible].

Il est clair que si la Russie n'intervient pas sérieusement qui [illegible] dans la mêlée des questions pendantes, elle risque d'abord de perdre beaucoup moralement aux yeux des alliés et de laisser échapper tout comme lors de l'annexion de la Bosnie, le seule la dernière, disait-on, des occasions qui lui reste pour donner à son intervention la suite naturelle et logique de sa politique séculaire.

En tous cas cet appétit autrichien de conquête et d'intrigue, se conduire mal définis depuis le début de la guerre, son intolérance de créer une Albanie qu'elle voudrait placer sous sa seule influence et d'y comprendre Scutari, tout cela fait d'elle une puissance égoïste et méprisable. Bien plus, en excitant la Roumanie contre nous, elle vient de prouver qu'elle est incapable de faire quoi que ce soit elle-même et qu'elle espère qu'un autre lui tirera les marrons du feu. La réédition de Janina est déjà un beau sujet pour un politique, selle de Scutari lui sera encore plus sensible et d'ici à ce point que les journaux viennois en demandent d'ores et déjà qui délogera les détachégrins de Scutari le jour où ils l'auront prise.

Comme on voit, tout se ramène au conflit austro-russe. Aucune puissance n'a approuvé l'Autriche dans son conflit avec les Slaves et dans son vif désir de créer l'Albanie qui sera en Orient un nouveau foyer de luttes. Quelle sera le vie dans ce pays où il y a mobilisait sans retard et d'abord sur la frontière serbe, il est plus que probable que la paix serait vite conclue et pour longtemps en Orient.

Qu'on ne se fasse pas d'illusions. Les Bulgares ne sont pas si fatigués, si épuisés qu'ils aspirent à une paix quelconque. On rit à voir l'étonnement de certains journaux qui se demandent ce que signifie cette comédie des alliés devenant si prétentieux, alors que les télégrammes de source turque prétendent que le moral de leurs armées est très relevé alors que celui des armées bulgares serait tombé au bas ! ! !

La vérité c'est que les alliés sont sûrs de leur victoire définitive, ils y ont une foi inébranlable et sous peu on la prouvera. Mais précisons.

L'Autriche veut-elle provoquer une guerre générale ? C'est le moment ou jamais mais elle n'osera pas.

Certains journaux rapportent que la conférence de Londres a décidé que Scutari appartiendrait à l'Albanie : cette nouvelle n'est pas confirmée et elle est de source autrichienne. Que Scutari tombe aux mains des Monténégrins, et la question albanaise aurait un recul beaucoup plus grand que lors de la rédition de Janina.

La situation actuelle est le suivante : les alliés sont exigeants, ils doivent l'être à cause des nouveaux sacrifices consentis depuis la reprise des hostilités. Scutari et Andrinople se rendront ou seront enlevées avant huit jours. A Tchataldja, les Turcs sont continuellement repoussés avec des pertes portes malgré les dépêches à la Enver bey où il est dit que les Turcs n'ont que quelques blessés. A Gallipoli, les Bulgares dominent la ville et commandent le cordon des détroits ; la flotte turque y est cernée et n'en sortira que foudroyée par nos canons. La chute de Janina laisse libre une grande partie de l'armée grecque qui viendra à notre aide s'il le faut.

Si Andrinople capitule, toute notre armée avec ses canons ira à Tchataldja et rien n'est moins impossible que notre entrée à Constantinople où nous signerons la paix comme nous la voulons et comme nous l'entendrons.

Cela me fait penser à ces mots d'un ami de Paris : « Rejetez donc les Turcs sur ces Bords qu'ils n'oublieront jamais du quitter », et ces bords sont ceux qui font face à Sainte-Sophie.

D. S.

Un vapeur boulonnais

échoue sur la côte anglaise

On mande de Dervick que le vapeur Tedornez, de Boulogne, s'est échoué dans la matinée, au nord de Howick-Burns. Deux hommes qui s'étaient cramponnés à un mât, sont morts de froid. Deux autres se sont noyés. Le reste de l'équipage, soit vingt-quatre hommes, a été recueilli par un canot de sauvetage anglais.

Chute mortelle à Haussy

Une veuve d'Fleussy, Mme Lobry, 77 ans, demeurant à Haussy, est tombée en descendant de son grenier et s'est fendu le crâne. Elle a succombé peu après.

CONTES ET VARIÉTÉS

PETITE ZON

Lettre d'une enfant.

« Mon ami papa,

« J'ai un gros secret qui m'étouffe un peu, et je ne trouve pas à l'envie de te le confier. Maman m'a dit qu'il fallait être très franche toujours avec toi, et j'ai dû commettre un péché, je le crains bien, en te l'étouffant tout de suite.

« Non ! ce ne pas à la petite Zon. Elle sourirait puisque tu faire une surprise, une belle surprise, en s'occupant de tes affaires pendant que tu n'étais pas là. Souvent tu as dit que quand le petite Zon serait plus grande, elle deviendrait ta compagnie et qu'on la mettrais au courant de tes affaires. Tu as dit aussi qu'il fallait savoir se débrouiller dans la vie. C'est pour cela que j'ai eu une idée à moi — dans ma caboche de gamine, comme tu dis souvent—l'idée d'essayer de te rendre service, en ce moment où tu est en voyage, si loin... »

« Je l'avais vu l'en aller précipitamment, à la suite de le dépêche qui l'appelait à Toulon près de ta tante. Il fallait prendre la premier train, afin d'être là à ses derniers moments, et tu avais bourré ta valise avec Joseph, en grande hâte, pendant que maman s'énervait. Toi aussi tu t'énervais, peut-être dans la crainte de manquer le chemin de fer, peut-être pour autre chose. Tu demandais tout le temps à Joseph s'il n'était pas arrivé de pneumatique pour toi. Ce pneumatique devait être bien important.

« Tu l'es sûrement, aussi, en coup de vent, accompagné à la gare par maman. Tu as pris à peine le temps de m'embrasser.

« Tu pensais, mon ami papa, et le petite Zon était bouleversée. Elle se disait que tu avais dû oublier un tas de choses, ton mouchoir ou tes gants, ou ton bout de cigarette en ambre.

« Aussi lorsque, après ton départ, Joseph a ouvert au télégraphiste pour le dépêche, la fameuse dépêche que tu attendais, évidemment, j'ai été désolée et j'ai eu une immense envie de voir ce qu'il y avait dedans, afin de t'éviter un retard, en répondant tout de suite à la place.

⁂

« Je savais bien que c'était mal de décacheter une lettre, surtout à mon âge. C'était mal de ne pas plutôt demander à maman de le faire ; mais maman ne devait rentrer que très tard dans la soirée, et puis ça me faisait tant plaisir de le rendre service. Je ne sais pas pourquoi, il me semblait que j'allais te rendre là un gros, gros service.

« Alors, en cachette, j'ai ouvert le papier bleu, et quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver des lignes d'une écriture pointue sur du beau papier parfumé, et où l'on te disait un tas de choses bien gentilles.

« Au premier coup, ça m'a paru un peu bizarre que cette dame qui l'écrivais et qui signait d'un drôle de nom : « Minou », une dame que je n'ai jamais vue, te parlât comme si elle était de la famille.

« Puis j'ai réfléchi qu'une petite idée ne peut pas connaître toutes les personnes que tu connais. Tu as tant de relations. Il n'y a rien d'étonnant non plus à ce que quelqu'un t'aime beaucoup. Seulement, ce qui m'aurait fait gros cœur, c'aurait été que cette Minou fût une petite fille comme moi.

« Mais je ne suis pas une sotte et aux tournures de phrases, à certaines choses qu'on disait sur les Grandes Galeries, j'ai compris qu'il devait s'agir d'une dame déjà grande, aussi grande que maman.

« Cette madame Minou le disait donc beaucoup d'amabilités, notamment qu'elle ne t'oubliait pas, qu'elle t'attendait pour une belle promenade, comme l'autre fois, et qu'il fallait penser à elle très fort, très fort. Elle ajoutait que tu lui faisais de la peine en ne lui donnant pas de tes nouvelles et qu'il fallait bien vite une réponse.

« Aussi, sais-tu ce que j'ai fait, mon ami papa ? J'ai répondu, moi, à Mme Minou. Elle avait en la bonne idée d'avoir son adresse gravée sur son papier. J'ai répondu pour la rassurer et pour lui expliquer. De cette façon tu n'aurais pas de bile à te faire pour le télégramme.

« Evidemment, c'était hardi de ma part, d'écrire à une personne que je n'ai jamais vue, d'écrire en cachette de maman. Mais, tu sais, maman pleure bien souvent depuis quelque temps, et, je ne sais pas pourquoi, j'avais peur de la faire pleurer encore.

« C'est donc toute seule que le suis même j'ai composé ma lettre, profitant de ce que personne ne pouvait me voir. Je me suis appliquée, vous-tu, très appliquée, et se n'est pas pour rien que je suis toujours première en français, à la pension.

« Au fond, cette madame Minou ne me faisait pas trop peur. Je me la figurais — c'est drôle, n'est-ce pas — avec une bonne figure. On doit avoir une bonne figure quand on aime bien mon petit père.

« Et de ma belle écriture anglaise, celle qui me vaut des compliments les jours de composition, j'ai tourné une lettre bien polie. Je vais le dire ce qu'il y avait dedans.

« D'abord, j'ai remercié beaucoup la dame de tout ce qu'elle l'avait écrit de gentil. Il fallait, n'est-ce pas ?... Puis j'ai expliqué que tu avais dû partir très vite, parce que ta tante était bien malade, dans le Midi, et que tu ne reviendrais pas de plusieurs jours.

« J'ai dit encore à Mme Minou qu'elle ne devait pas t'attendre comme elle en avait l'air, et que tu le regrettais certainement, car n'est envoyeur de compter sur les gens qui ne viennent pas.

« Je lui ai dit de ne pas se faire de chagrin à ton sujet, parce que tu étais la plus gentil papa de la terre et que tu n'avais jamais fait de chagrin à personne.

« Suivant la demande qui était sur la lettre, j'ai donné de tes nouvelles. J'ai expliqué que tu avais le rhume, mais que maman avait bien veillé à ce que tu prisses des précautions. J'en ai profité pour dire que maman aussi allait bien et qu'elle était aussi gentille que toi, maman. Tant pis et j'ai eu tort d'ajouter ça. Mme Minou n'aura pas pu s'en fâcher.

« J'ai terminé ma lettre par une belle phrase très respectueuse, comme lorsque j'écris à la directrice quand vient sa fête. Peut-être Mme Minou est-elle une dame très importante.

« Et puis — j'ai peut-être eu fort, encore — puisqu'elle l'avait écrit si gentiment, je l'ai embrassée de tout mon cœur.

« J'ai mis la lettre, enfin, moi-même, sans rien dire, dans la boîte qui est à côté du marchand de marrons et j'ai caché la pneumatique. Ce sont des secrets à nous deux, n'est-ce pas, mon ami papa ?

« Mais ce n'est pas tout, et c'est là que mon histoire devient une vraie merveille : Figure-toi qu'hier, vers le moment était sortie, une bonne que je ne connais pas est venue m'apporter une poupée, une poupée splendide, de la part d'une dame à qui tu aurais rendu service et qui partait pour un voyage long, long, un voyage hors de France, dont elle ne reviendrait jamais.

« Cette bonne n'a pas dit autre chose.

« J'ai couru dans l'escalier en criant : « C'est de Mme Minou, c'est de Mme Minou le Joseph croyait que j'étais folle. Mais la bonne était déjà partie.

« Pour où, je ne me trompe pas. Ah ! la belle poupée ! Maman, en rentrant, l'a admirée. Mais elle a dit que c'est probablement à cause des étrennes qui approchent qu'on m'aura fait ce cadeau-là.

« Moi, je suis sûre que c'est de Mme Minou, qui était contente de ma petite lettre...

« Tout de même, à la réflexion, je me demande si j'ai bien fait d'écrire, si j'ai répondu comme il faisait.

« Voilà... C'est tout, mon ami papa... Soigne bien ton rhume et pardonne à la petite Zon, si elle a fait une bêtise. La poupée est si belle. Je l'ai appelée « Minou », tu penses bien.

« Ta fille qui t'adore,

« Petite Zon. »

Pour copie conforme :

HENRY DE FORGE.

Exploit d'énergumène

A SALLAUMINES

Dimanche dans l'après-midi, des Belges, Auguste Vandierendouck, 28 ans, et Sébastien Snauwaert, 22 ans, entraient ivres à l'estaminet Desmet, rue de Douai, près du cimetière de Lens. En arrivant, Snauwaert bombe. Il avait en main un litre d'eau-de-vie qui se brisa et dont le contenu se répandit sur le parquet. Notre homme ne voulant pas laisser perdre boisson aussi bonne, lécha le sol.

Le cabaretier et sa femme ayant voulu mettre fin à la scène furent mal reçus. Les Belges les malmenèrent, ils lancèrent dans leur direction des chaises, des verres, d'dix pains de trois livres que le boulanger venait de déposer sur une table de l'estaminet.

Les gardes Taillez et Blanlot, mandés d'urgence, arrivèrent aussitôt. Ils eurent à subir eux aussi la colère des deux énergumènes. Vandérendouck qui avait déjà dit au cabaretier : « si on m'ennuie je frapperai avec un couteau » se montrant particulièrement agressif, les agents voulurent l'appréhender. Il leur opposa une résistance très vive, il tes frappa avec acharnement au point de vouloir se faire de leurs armes. Ils le blessèrent à la face et à la cuisse. Pendant ce temps, Snauwaert avait gagné le large.

Le maréchal des logis chef Jacquemin et le gendarme Prouvaur arrivés à leur tour se mirent à sa poursuite avec les gardes Taillez et Blanlot. Ils le découvrirent caché dans un champ près d'une briqueterie dans laquelle le leur arrivée il se réfugia et se désaltérait presque complètement. Enfin, solidement ligotté, les deux Belges furent conduits à la gendarmerie de Lens.

Corsets sur mesure

depuis 10 fr. adoptés par toutes les élégantes pour leur application parfaite et recommandés par MM. les Docteurs pour leur coupe anatomique sont fabriqués chez Mlles Assolignion, corsetières-bandagistes des principales maisons. La santé de la région, 5 bis, rue du Palais-Rihour, Lille. Corsets de grossesse, de nourrices, corsets sangles, corsets redresseurs, etc. Personnel entièrement féminin. On se rend à domicile. Téléphone 26.35.

Feuilleton du 31 mars 26

Les Deux Cousines

par M. Georges de BOISFORET

Personnel.

Ni son père.

Ni sa mère surtout !

A quoi bon inquiéter celle-ci, lui faire partager des tourments auxquels nul ne pouvait rien.

Une douleur qui était sans guérison possible.

Car elle, Marcelle, garderait intact, dans le mystère de son cœur à jamais déchiré, à jamais meurtri, l'amour que lui avait inspiré Gaston Lacroy.

Oui, cet amour auquel elle avait arrêté des rêves de jeune fille, tôt brisés, hélas ! cet amour si tendre, si profond, si absolu et qui est toi la joie suprême de sa vie en n'étendrait qu'avec elle.

Jusque à son dernier soupir, elle aimerait le jeune officier.

Et certes, elle l'aimerait davantage encore que par [illegible] elle l'aimerait [illegible] des regrets, des sacrifices [illegible] Lacroy [illegible] qui [illegible] Lacroy ! [illegible] ! [illegible] ! [illegible]